

Quand nous étions petits – je pense que c’est inévitable de commencer par là – parmi mes innombrables souvenirs, qui me sautent au visage ces derniers jours, il y en a celui-ci, qui m’est très précieux : plusieurs étés de suites, nous sommes allés passer, ensemble, une semaine chez ton papy et ta mamy. Foule de souvenirs. Parfois, nous partions jusqu’au terrain où ils avaient des ruches, habillés comme des cosmonautes, des costumes que ta mamy nous avait confectionnés pour nous protéger des éventuelles piqûres d’abeilles. Nous ramenions les plaques remplies de miel. Ton papy les emmenait dans son atelier, sur le côté de la maison, et les mettait dans une centrifugeuse. Alors la cire et le miel coulaient d’un robinet dans une épuisette. Entre ce robinet et cette épuisette, nous glissions subrepticement notre doigt pour pouvoir lécher du miel tout en évitant la cire.

En grandissant, nous avons chacun, chacune, eu notre lot de miel, et de cire. Ces derniers mois tu ne voyais plus que la cire et étais dans l’attente qu’un peu de miel te coule sur le doigt. J’ai essayé de t’en mettre de côté... puis d’un coup, me voilà seule, le doigt sous le robinet. Avec trop de tout.

Le jour où tu es né, j’ai failli mourir. Peut-être que c’est par là que j’aurais dû commencer, car c’est notre première histoire commune. C’est comme ça que tu me présentais à tes amis, et que tu te présentais aux miens – cette phrase dans ta bouche va me manquer. Et moi j’acquiesçais en riant. Car au final, l’histoire s’était bien terminée. Nous avons partagé nos tututes, des histoires de toto sans fin, des cabanes dans les arbres, des aventures d’Elmer, des délices de fromage, un matelas pneumatique dans une petite tente à travers l’Auvergne, l’Ardèche, la Bretagne... Des baignades, des soirées à danser, des rires, des silences, parfois des larmes. Et, à part les tututes et peut-être les blagues de toto, j’aurais tout repartagé avec toi encore des millions de fois. Si tu n’étais pas mort pour du vrai, toi, cette fois.

Clément, j’avais encore tellement de choses à te dire. Je reste le cœur gros, rempli de cire. J’aimerais te dire « rappelle-moi quand tu peux ».

J’aimerais que tu me dises, de ton accent liégeois « hé quoi, Chloé ».

Rien que te penser vivant quelque part va tellement me manquer.

La dernière fois que nous nous sommes vus, nous avons partagé un saucisson et un comté pour l’apéro. Tu allais très mal, tu avais du mal à voir l’issue de cette période difficile, mais tu m’as dit « Je vais attendre que ça passe ».

Voilà ce qu'il me reste à faire. Te garder dans mon cœur, et attendre que la douleur passe.